

«Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux», *Le Nouvel Observateur*, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Le grand Livre Rouge de Mao Tsé-toung

Longtemps, le secret d'Etat a été de règle en Chine communiste : hormis quelques rares textes officiels – notamment *Les Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*», qui ne couvrent que la période antérieure à 1949 –, pas un document, pas un livre, pas une déclaration de dirigeant n'avait franchi les frontières. Vint la «Révolution culturelle». Les «gardes rouges» osèrent, les premiers, fouiller dans les archives du Parti et du gouvernement et diffuser quelques textes. Réunis, ils formaient un volumineux dossier qu'un jeune sinologue allemand, Helmut Martin, maître de conférences à l'Institut asiatique de Hambourg, a classé, traduit et présenté. L'accueil fait à son livre, paru en Allemagne en 1973, *le Grand Livre rouge*, fut enthousiaste. Pour la première fois, les «déclarations internes» du président chinois dépassaient le cercle restreint des dirigeants de Pékin. Entretiens – sténographiés ou enregistrés – de Mao avec des visiteurs, discours prononcés devant le comité central, conférences de travail, commentaires véhéments sur la politique intérieure et étrangère chinoise : la «pensée-Mao» des années 1950 et 1960 atteignait le public occidental. De la traduction française de ces textes inédits, qui paraît cette semaine chez Flammarion, nous présentons ici deux extraits : le fameux entretien Mao-Malraux de 1965, que l'auteur des *Antimémoires* semble bien avoir «interprété» dans son livre... et la conversation, enregistrée en 1964, de Mao avec l'une de ses nièces, Wang Hai-jung, aujourd'hui assistante du ministre des Affaires étrangères.

Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux

Le Président : Depuis combien de temps êtes-vous déjà ici, Monsieur Malraux ?

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Malraux : Depuis quinze ou seize jours. J'ai rencontré le vice-Premier ministre Chen Yi et j'ai visité Yenan, ainsi que d'autres endroits. Après mon retour, j'ai rencontré le Premier ministre Chou En-lai.

Le Président : Tiens, vous êtes allé à Yenan ?

Malraux : Mon voyage à Yenan m'a beaucoup appris sur la situation historique de la Révolution chinoise. Et maintenant, je suis considérablement plus informé qu'avant. Je suis profondément ému de pouvoir m'asseoir aujourd'hui en face de celui qui, après Lénine, est le plus grand révolutionnaire de notre époque.

Le Président : Voilà qui est vraiment très bien formulé.

Malraux : A Yenan, j'ai constaté les conditions de vie extrêmement dures du passé. Toute la population vivait dans des grottes d'argile. J'ai vu aussi une photo de la résidence de Tchang Kaï-chek. Il suffit de faire la comparaison pour comprendre la raison du succès de la Révolution chinoise.

Le Président : C'est une loi de l'évolution. Le faible peut malgré tout vaincre le fort.

Malraux : J'en ai eu, moi aussi, la conviction. Moi aussi, j'ai organisé naguère le combat de guérilla; mais il n'y a pas de comparaison entre la situation d'alors et la vôtre.

Le Président : J'ai entendu dire que vous aviez participé aux combats du maquis ?

Malraux : J'ai lutté comme maquisard dans le centre de la France et pris la tête de groupes de paysans contre les Allemands.

Le Président : A la fin du XVIII^e siècle, la Révolution française a renversé la tutelle féodale. Les forces qui ont, à cette époque-là, renversé la tutelle féodale n'étaient au début pas fortes, elles non plus, mais faibles.

Malraux : Oui, et cela est vraiment remarquable. Aucun des paysans n'avait jamais combattu; ils ignoraient tout de l'art du combat et se sont quand même révélés d'excellents soldats. De très nombreux soldats de cette sorte servirent aussi sous

Napoléon. A mon avis, personne, avant le président Mao, n'a mené une révolution de paysans jusqu'à un véritable succès final. Comment avez-vous pu éveiller chez les paysans une telle bravoure ?

Le Président : C'est très simple. Nous avons mangé la même nourriture que les paysans et porté les mêmes vêtements, si bien que les soldats avaient le sentiment que nous ne formions pas une classe privilégiée. Nous avons étudié les rapports entre les classes sociales dans les villages; nous avons confisqué la terre des propriétaires fonciers et l'avons distribuée aux paysans.

Malraux : Le président est-il d'avis que la réforme agraire est le point essentiel ?

Le Président : A côté de la réforme agraire et d'une politique démocratique, il y a encore un troisième point important : on doit gagner la bataille. Qui donc écoute les paroles de quelqu'un qui a subi une défaite ? Bien entendu, des batailles, on en perd, mais il faut que le nombre des batailles gagnées l'emporte sur celui des batailles perdues.

Malraux : En deux mille ans d'histoire, les paysans se sont habitués à perdre des batailles; ils n'en ont pas gagné beaucoup.

Le Président : Des batailles, nous en avons gagné et perdu. Nous avons même perdu toutes nos bases dans le Sud, et nous nous sommes enfuis dans le Nord.

Malraux : Malgré tout, le souvenir de l'armée Rouge est resté vivace dans l'esprit du peuple.

Le Président : Plus tard, dans le Nord, nous avons installé de très nombreuses bases, nous avons développé l'armée, développé le Parti et développé les organisations de masses. Le peuple du Nord récupéra la terre. Nous avons libéré les grandes villes comme Pékin, Tientsin et Chinan. Lorsque l'armée se fut progressivement accrue jusqu'à atteindre plusieurs millions d'hommes, nous sommes partis du Nord pour attaquer le Sud. Et puisque nous parlons justement d'expériences, il y a encore autre chose, c'est qu'en Chine, il fallait s'allier à la bourgeoisie et aux intellectuels bourgeois, se solidariser avec toutes les forces de la bourgeoisie nationale et des intellectuels

bourgeois qui ne faisaient pas cause commune avec l'ennemi. Nous avons même une fois formé un front commun avec le bourgeois par excellence qu'est Tchang Kaï-chek. Tant que Tchang Kaï-chek ne nous attaquait pas, nous ne voulions pas non plus l'attaquer.

Malraux : Pourquoi Tchang Kaï-chek a-t-il voulu vous attaquer ?

Le Président : Ce qu'il voulait, c'était nous avaler. Il pensait qu'il pouvait le faire.

Malraux : Pensait-il que le Parti communiste chinois était très faible ?

Le Président : Nous avons beaucoup de bases d'appui. Sur le plan de la population, cela faisait un pour cent de l'ensemble du pays. L'armée était forte d'environ un million d'hommes. Il en était autrement du côté de Tchang Kaï-chek. Il possédait une armée de plus de quatre millions d'hommes et avait l'appui des Etats-Unis. Nous disposions d'une superficie très étendue de bases mais elles étaient disséminées, et nous n'avions aucun soutien du dehors.

Malraux : N'y avait-il pas encore une autre raison ? Tchang Kaï-chek comptait-il seulement sur les forces des villes ?

Le Président : Il avait les villes, il avait le soutien de l'étranger, et en plus de cela, dans les villages, à la campagne, sa population était plus importante que la nôtre.

Malraux : Je suis allé jadis en Russie et me suis entretenu de cette question avec Gorki. Nous avons parlé de Mao Tsé-toung. A cette époque, vous n'étiez pas encore président. Gorki disait que la plus grande difficulté du Parti communiste chinois venait de ce qu'il ne possédait pas de grandes villes. A l'époque, je lui ai posé la question suivante : ne pas posséder de grandes villes, cela signifiait-il une défaite inéluctable, ou une victoire ?

Le Président : Gorki vous a-t-il répondu ?

Malraux : (secoue la tête).

Le Président : Il ne connaissait pas la situation de la Chine, c'est pourquoi il ne pouvait pas vous répondre.

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Malraux : Gorki a souvent dit que les paysans étaient partout identiques mais je pense, moi, que la situation est partout différente. Je voudrais maintenant vous poser une question : la Chine veut à nouveau se transformer en une Chine puissante. Il y a plusieurs siècles, du point de vue de la technique, la Chine était un pays fort – la soie le prouve. Plus tard, dans le domaine de la technique, l'Europe est devenue un continent avancé, possédant armes et munitions. Aujourd'hui, la Chine possède aussi des armes et des munitions. Elle est en voie de devenir un pays fort. Naturellement, la Chine ne doit pas devenir une grande puissance dans le style européen mais dans le style chinois, et pour cela, je ne sais pas ce qui est nécessaire.

Le Président : Du temps.

Malraux : Nous espérons que vous aurez tout le temps qui vous est nécessaire.

Le Président : Il faudra au moins plusieurs décennies. Nous avons besoin d'amis – prenez donc pour exemple les contacts avec vous. Nous avons établi des relations diplomatiques, voilà justement des relations avec des amis. Nous avons toutes sortes d'amis; vous en êtes, vous. Aidit, le président du Parti communiste indonésien, qui est en ce moment en visite à Pékin, est aussi notre ami. Nous ne l'avons pas encore vu. Nous avons bien des choses en commun avec Aidit. Avec vous également, nous avons des points communs.

Malraux : Ce ne sont pas les mêmes.

Le Président : Dans un domaine, ils sont identiques, par exemple la manière de résister à l'impérialisme américain et à l'ambiguïté de la Grande-Bretagne. Sur ce point-là, vous êtes plus lucides qu'elle.

Malraux : En effet, la France est la seule à s'être opposée à «l'escalade progressive» des Etats-Unis au Viêt-Nam.

Chen Yi : Les Britanniques soutiennent l'agression américaine, tandis que vous, vous êtes contre.

Malraux : Le problème de la Grande-Bretagne, c'est la Malaisie.

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Le Président : La Grande-Bretagne et l'Amérique pourraient intervertir leurs rôles.

Malraux : Depuis que le président de Gaulle est de nouveau au pouvoir, la France a déjà abandonné ses conceptions colonialistes. Nous envoyons tous les jours en Algérie plusieurs centaines de millions de francs. Moi-même, je suis allé dans quatre pays africains pour déclarer leur indépendance. D'après de Gaulle, la Chine et la France ont sans doute des communautés d'idées. Tant que l'Union soviétique et les Etats-Unis dominent le monde, il est impossible que la Chine devienne une Chine réelle, et que la France devienne une France authentique.

Le Président : Oui, bien sûr. L'une de ces puissances est votre alliée, l'autre est la nôtre. Votre alliée est l'Amérique, mais l'Amérique ne nourrit pas de bonnes intentions à votre égard. Notre alliée, c'est l'Union soviétique, et elle ne nourrit pas non plus de bonnes intentions à notre égard.

Malraux : Lorsqu'on a parlé de l'Union soviétique : après la mort de Lénine, les pensées se sont tournées vers Staline; après la mort de Staline...le système néostalinien a été renversé, ou du moins en partie. Mais des personnalités haut placées de l'Union soviétique prétendent cependant à tort que le système soviétique n'a pas changé. C'est Khrouchtchev qui nous l'a dit personnellement. A mon avis, le système actuel a changé. Bien qu'il utilise les mêmes mots, le contenu en est cependant extrêmement différent.

Le Président : Sans compter qu'il prétendait encore vouloir édifier le communisme. Même Staline n'a pas dit une chose pareille.

Malraux : J'ai le sentiment que Khrouchtchev et Kossyguine rappellent par là qu'il ne s'agit apparemment plus de l'Union soviétique, de l'idéal de jadis.

Le Président : Elle représente les intérêts d'une couche de la population et non les intérêts de la population tout entière.

Malraux : Ils ont même modifié les méthodes administratives du gouvernement.

Le Président : L'Union soviétique est en passe de restaurer le capitalisme. L'Amérique accueille favorablement cette évolution, l'Europe aussi. Nous, pas.

Malraux : Le Président croit-il réellement qu'ils vont retourner au capitalisme ?

Le Président : Oui.

Malraux : Je crois qu'ils ont imaginé des méthodes qui s'éloignent beaucoup du communisme, mais où veulent-ils aboutir ? Que vont-ils chercher ? Cela n'est même pas clair dans leur propre esprit.

Le Président : Eh bien, justement, s'ils utilisent une méthode aussi confuse, c'est pour berner le peuple. Vous avez bien, vous aussi, vos propres expériences. Est-ce que, par exemple, le parti socialiste français fait du véritable socialisme ? Est-ce que le Parti communiste français croit réellement au marxisme ?

Malraux : Parmi les membres du parti socialiste français, il ne reste plus que sept pour cent d'ouvriers; les autres sont principalement des employés. A cet égard, ils sont très forts, car ils ont derrière eux des syndicats, constitués par des employés. En outre, quelques membres du parti sont des propriétaires de vignobles dans le Sud, des propriétaires terriens. En ce qui concerne le Parti communiste français, les communistes français, c'est une autre question. La fonction des paysans français n'est pas la même qu'en Chine. Non seulement leur effectif absolu est très réduit mais même leur pourcentage par rapport à la population n'est pas aussi important qu'en Chine. Si les communistes français veulent jouer un rôle, ils n'ont que deux possibilités : chercher du renfort soit chez les intellectuels soit chez les prolétaires authentiques. Sentimentalement, les communistes français inclinent peut-être vers la Chine; mais vu la différence des conditions concrètes de vie entre la France et la Chine, en réalité ils penchent quand même vers l'Union soviétique.

Le Président : Ils se dressent contre nous.

Malraux : En tant que parti, ils sont contre la Chine. Mais ni les ouvriers, ni les intellectuels, ni les paysans ne sont hostiles à la Chine. Présentement, les accrochages au sein du Parti sont très violents. Le Parti communiste français ressemble à un homme extrêmement nonchalant. Il aimerait plaire aux deux côtés. Vous avez sans doute observé très souvent déjà des situations analogues.

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Chen Yi : Ils n'ont fait aucun effort pour se rapprocher de nous.

Le Président : Les partis peuvent changer. Plekhanov et les mencheviks étaient tous marxistes autrefois; plus tard, ils s'opposèrent à Lénine et aux bolcheviks et s'éloignèrent du peuple. A présent, il y a eu une transformation parmi les bolcheviks eux-mêmes. La Chine a aussi deux perspectives pour l'avenir. La première, c'est suivre imperturbablement la voie du marxisme; la seconde, ce serait prendre la voie du révisionnisme. Nous avons des couches sociales qui veulent prendre la voie du révisionnisme. Reste à savoir comment nous allons régler cela. Nous avons pris quelques mesures pour empêcher que la voie du révisionnisme soit choisie. Mais personne ne peut garantir la direction que prendra le chemin au bout de plusieurs décennies.

Malraux : Il existe donc encore actuellement une couche chinoise assez importante de tendance révisionniste ?

Le Président : Elle est relativement disséminée. Quantitativement, elle n'est pas grande mais elle a de l'influence. Ce sont les anciens propriétaires terriens, les anciens paysans riches, les anciens capitalistes, les intellectuels, les journalistes, les écrivains, les artistes, et une partie de leurs enfants.

Malraux : Comment se fait-il qu'il y ait des écrivains parmi eux ?

Le Président : Une partie des écrivains est opposée à la pensée marxiste; nous avons hérité de tous les vieux rossignols. A l'origine, nous n'avions ni artistes, ni journalistes, ni écrivains, ni professeurs, ni instituteurs. Tous ces gens-là, c'est le parti nationaliste qui nous les a légués.

L. Paye (ambassadeur de France à Pékin) : J'ai le sentiment que l'éducation donnée à la jeunesse chinoise suit exactement la direction recommandée par le président.

Le Président : Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

L. Paye : Depuis quatorze mois. Entre Canton et Pékin, j'ai appris beaucoup de choses. Plus tard, j'ai pris part au voyage diplomatique et suis allé en Chine centrale et

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

en Chine méridionale. J'ai eu l'honneur de visiter le village natal du président, Shaoshan, et suis allé à Changsha et à Szuchuan. Récemment, je suis allé dans le nord-est de la Chine, ce fut très intéressant. J'ai fait tout mon possible pour entrer en contact avec le peuple, dans les usines, dans les communes, dans les rues et au théâtre, et j'ai été confirmé dans le sentiment que les jeunes ne persistent pas dans toutes les contradictions qui vous inquiètent.

Le Président : Vous n'avez vu qu'une face de la situation. Une société n'est pas une unité, c'est une société compliquée, dans laquelle existent deux possibilités.

L. Paye : La jeunesse est guidée par une force qui la conduit dans la direction indiquée par vous, je le sens. Naturellement, il y aura encore des contradictions, mais la direction n'en reste pas moins fixée.

Le Président : Il y a certainement des contradictions.

Malraux : En ce qui concerne la résistance au révisionnisme, quel est, de l'avis du président, le prochain objectif ? Je veux dire, vu du point de vue de la politique intérieure.

Le Président : Justement, résistance au révisionnisme. Il n'y a pas d'autre objectif. Nous sommes contre la concussion, les pillages, les marchands spéculateurs, contre tous les fondements du révisionnisme, il n'y en a pas seulement à l'extérieur du parti, mais également au sein du Parti.

Malraux : Quel est l'objectif de la prochaine démarche ? Si, par exemple, on organise un congrès du Parti, il faut définir un objectif. Ce sera peut-être des questions d'économie rurale, parce que, d'après ce que je pense, les problèmes de l'industrie sont déjà résolus ou, du moins, sont en passe sérieuse de l'être.

Le Président : Les questions de l'industrie et de l'économie rurale ne sont pas encore toutes résolues.

Malraux : A Sian, j'ai visité une usine textile. En France, les usines textiles sont liées de très près à la Révolution. En 1789, 1830, 1848, 1851, il en a toujours été ainsi, particulièrement à Lyon, parce que les ouvriers du textile sont les plus pauvres. A Sian,

j'ai constaté que l'industrie textile de cette région avait déjà atteint le niveau de Changhai avant la Libération. Une grande partie des machines est fabriquée en Chine, il y a beaucoup de machines et peu d'ouvriers. Manifestement, le Parti communiste chinois peut maintenir à l'intérieur de l'industrie textile le courant politique qu'elle cherche à poursuivre. En revanche, dans le domaine de l'agriculture, la superficie arable est très restreinte, si bien que cela reste un problème pour le gouvernement chinois. Est-ce qu'on espère déployer un mouvement de grande envergure dans le domaine de l'agriculture, qui surpassera encore en ampleur celui de la campagne des communes populaires.

Le Président : La commune populaire ne connaîtra pas de changement du point de vue organisation et rapports de production. En ce qui concerne le côté technique, des modifications commencent à se dessiner.

Malraux : Parlez-vous du fait qu'on peut, en certains endroits, accroître la surface utilisable ?

Le Président : On peut l'accroître un peu mais le plus important reste, comme auparavant, d'augmenter le volume de production d'une unité sur une superficie donnée. Il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. Mais nous n'allons plus continuer à parler de cela aujourd'hui. A votre retour, saluez de ma part, votre président, s'il vous plait.

Malraux : J'ai déjà parlé des problèmes de politique extérieure avec le Premier ministre Chou En-lai et le vice-Premier ministre Chen Yi. Je ne voudrais pas me répéter en face du président. Les questions dont nous avons parlé aujourd'hui sont des questions auxquelles le président de Gaulle et vous-même, Excellence, êtes très sensibles. Je vous remercie de cet entretien que vous m'avez accordé et je transmettrai le salut de Votre Excellence au président de Gaulle.

(Pendant qu'il sort.)

Le Président : J'ai reçu des parlementaires français.

Malraux : Je n'ai pas la moindre confiance dans les paroles des députés.

«*Le Grand Livre Rouge de Mao Tsé-Toung. Entretien de Mao Tsé-toung avec André Malraux*», Le
Nouvel Observateur, 17 mai 1975, p. 80-81, 82, 84, 87, 88, 92, 97, 100, 105, 106.

Le Président : Leur attitude à l'égard de l'Amérique n'était pas aussi claire que la
vôtre.

Malraux : Cela vient peut-être du fait que j'ai à porter une plus grande
responsabilité.